

SRI AUROBINDO

SAVITRI

Livre XII

traduction de
DIKSHA

SRI AUROBINDO

S A V I T R I

LIVRE DOUZE

Épilogue

traduction de
DIKSHA

L'épopée de la victoire sur la mort

Jamais tant de secrets n'ont été dits avec tant de beauté

ÉPILOGUE

Le Retour sur Terre

Son esprit s'est éveillé hors de la transe abyssale.
Étendue sur le calme sein inconscient de la terre
Elle a vu, penchées au-dessus d'elle, les branches verdoyantes
Veillant sur son sommeil de leur vie enchantée,
Et dans le ciel une extase ailée-de-bleu
Voletait de rameau en rameau avec un cri perçant.
Dans la magique intimité des bois
Regardant par l'ouverture d'un treillis émeraude de feuilles,
Étendu parmi des cieux indolents, le jour finissant
Entamait son lent déclin dans la paix du soir.
Elle a serré contre elle le corps vivant de Satyavane :
Sur son corps muet de joie d'être et de respirer
Elle a porté le béatifique fardeau de sa tête
Entre ses seins vibrant d'un chaud délice,
Et senti le bonheur s'éveiller dans ses membres,
Le poids du ciel dans ceux de Satyavane, un toucher
Exprimant toute la félicité des choses,
Et toute sa vie était consciente de la sienne
Et tout son être se réjouissait d'envelopper le sien.
L'immense éloignement de sa transe était passé ;
Une fois de plus, elle était humaine, Savitri de la terre,
Et cependant, elle sentait en elle un changement illimitable.
Un pouvoir était en son âme trop grand pour la terre,
Une béatitude vivait en son cœur trop vaste pour le ciel ;
Une lumière trop intense pour la pensée et un amour trop illimité
Pour les émotions terrestres éclairaient les cieux de son mental
Et se répandaient à travers les profondes et heureuses mers de son âme.
Tout ce qui au monde est sacré s'est approché
De son état de divine passivité.
Une merveilleuse voix de silence a laissé échapper ses pensées.
Toutes choses dans le Temps et l'Espace elle avait assumées comme siennes ;
En elle, elles se mouvaient, par elle, elles vivaient et étaient,
Le monde tout entier trouvait en elle son délice,
Créé pour la profonde étreinte de son amour.
À présent délivrées de leurs liens dans son moi sans espace
Des années sans nombre semblaient des instants longtemps prolongés,
Les brillants flocons-de-temps de l'éternité.

Tels un oiseau quittant d'un coup d'aile la gloire de son nid,
Ses matins terrestres étaient de radieuses envolées de joie.
Elle était sans limites, l'infini dans une forme.
Libre du rythme absorbant du moment,
Son esprit ressentait le futur sans fin
Et vivait avec tout le passé sans commencement.
Sa vie était la brèche victorieuse d'une aurore,
Les jours passés et à venir avaient joint leur rêves,
De vieux soirs disparus et des midis venus de loin
Instillaient en elle la vision d'heures presciantes.
Elle est restée un instant encore étendue dans une félicité songeuse
Abandonnée au prodige d'une transe éveillée ;
Puis, se redressant, elle a porté son regard alentour,
Comme pour retrouver la douceur de vieux fils insignifiants,
D'anciennes pensées bienheureuses, de petits souvenirs chéris,
Et les tisser ensemble en un même jour immortel.
Toujours, elle tenait sur le paradis de sa poitrine
Son amant sous le charme d'un sommeil insondable,
Reposant comme un esprit nouveau-né et insouciant
Bercé au bord de deux mondes consentants.
Mais bientôt, elle s'est penchée sur son bien-aimé pour rappeler
À elle son esprit de son toucher voyageur
Sur ses paupières closes ; posé et tranquille était son regard
De farouche délice, sans ardeur maintenant, mais large
D'une joie sans limite ou d'un contentement final souverain,
Pur, passionné de la passion des dieux.
Le désir n'agitait pas ses ailes ; car tout est devenu tel
Une voûte de rayons célestes
Pareille au contrôle absorbé du ciel sur la plaine,
Les cieux se penchant pour embrasser de tous côtés la terre,
Un tranquille ravissement, une vaste sécurité.
Alors, soupirant à son contact, le sommeil aux ailes de douceur
S'est élevé en flottant des paupières telles des fleurs de Satyavane et s'est envolé
Dans un murmure. Éveillé, il a découvert ses yeux
Qui attendaient les siens, et a senti ses mains, et a vu
Sa demeure la terre qui lui était rendue une fois encore
Et elle faite sienne à nouveau, le tout de sa passion.
Le cercle de ses bras se refermant autour d'elle,
Un nœud vivant pour la posséder plus encore,
Il a murmuré son nom de ses lèvres hésitantes,
Et se souvenant vaguement du prodige s'est écrié,
"D'où m'as-tu ramené captif, enchaîné d'amour,
À toi et aux pans de lumière du soleil, Ô rayon d'or

Et écrin de toute douceur, Savitri,
Divinité et femme, clair-de-lune de mon âme ?
Car sûrement j'ai voyagé par d'étranges mondes
Accompagné de toi, un esprit à ma poursuite,
Ensemble nous avons dédaigné les portes de la nuit.
Je me suis détourné de la joie des créatures célestes
Et de celle du paradis insuffisantes sans toi.
Où s'en est allée cette formidable Figure
Qui se leva contre nous, l'Esprit du Vide,
Réclamant le monde pour la Mort et le Néant,
Niant Dieu et l'âme ? Ou tout cela n'était-il qu'un rêve
Ou une vision vue dans un sommeil spirituel,
Un symbole des oppositions du Temps
Ou un phare de signification du mental
S'allumant sur le Chemin sous quelque pression de l'obscurité
Ou guidant un nageur à travers les détroits de la Mort,
Ou trouvant avec le secours de son rayon
Dans une ravine parmi les voies encombrées du Hasard
L'âme qui a pris part à l'aventure du monde,
Un éclaireur et voyageur venu de l'Éternité ?”
Mais elle répondit, “Notre séparation, cela était le rêve ;
Nous sommes ensemble, nous vivons, Ô Satyavane.
Regarde autour de toi et vois, heureux et inchangés
Notre demeure, cette forêt aux mille cris
Et le murmure du vent parmi les feuilles
Et, par les failles dans la scène couleur d'émeraude, le ciel du soir,
La canopée de bleu de Dieu abritant nos vies,
Et les oiseaux criant pour le bonheur du cœur,
Poètes ailés de notre règne solitaire,
Nos amis sur terre où nous sommes roi et reine.
Seules nos âmes ont laissé derrière elles la nuit de la Mort,
Changées par la réalité d'un puissant rêve,
Illuminées par la lumière de mondes symboles
Et l'indescriptible moi sommet des choses,
Et se sont tenues aux portes de la Divinité, illimitées, libres.”
Alors emplis de la gloire de leur bonheur
Ils se sont levés et les mains solidement nouées
Se sont tenus l'un à l'autre en un regard silencieux.
Mais lui, avec un nouvel émerveillement dans le cœur
Et une nouvelle flamme d'adoration dans les yeux :
“Quel haut changement est en toi, Ô Savitri ? Brillante
Depuis toujours tu l'étais, une déesse tranquille et pure,
Et cependant plus chère tu m'étais par la douceur de l'humanité

Dont la terre t'a fait don, te rendant par là même plus divine encore.
Mon adoration maîtrisée, mon désir
Courbé pour en faire son sujet, mon audace saisie,
Réclamant par corps et âme l'étendue de ma vie,
La possession de l'extase, la douce propriété de l'amour,
Une statue de silence dans mon esprit devenu un temple,
Une ardente divinité et une épouse d'or.
Mais tu sembles maintenant presque trop haute et trop grande
Pour l'adoration d'un mortel; Le Temps gît sous tes pieds,
Et le monde tout entier semble n'être qu'une partie de toi,
Ta présence le paradis silencieux que j'habite,
Et ton regard qui se pose sur moi est celui des étoiles,
Toi qui est cependant la gardienne terrestre de mon âme,
Ma vie un murmure de tes pensées rêveuses,
Mes matins un éclat lumineux des ailes de ton esprit,
Et le jour et la nuit font partie de ta beauté.
N'as-tu point pris mon cœur pour le chérir
Dans le sûr environnement de ta poitrine ?
Éveillé hors du silence et du sommeil,
J'ai consenti à être pour toi.
Par toi s'est agrandi l'arc mortel de ma vie,
Mais à présent, de lointains cieux, des infinitudes inexplorées
Tu m'as apporté, ton offrande illimitable !
Si pour remplir ces derniers, tu prends ton envol sacré,
Ma terre humaine demandera toujours ta félicité.
Fais que ma vie demeure, à travers toi, un chant de joie
Et que tout mon silence reste vaste et profond de toi.”
Une reine céleste consentant à sa volonté,
Elle a serré ses pieds, enveloppés par le sanctuaire de sa chevelure
Dans les boucles de velours de son amour,
Et répondu doucement comme murmure un luth ;
“Tout est maintenant changé, et pourtant toujours le même.
Lo, nous avons contemplé le visage de Dieu,
Notre vie s'est ouverte dans la divinité.
Nous avons porté en nous l'identité avec le Suprême
Et connu son dessein dans nos vies mortelles.
Notre amour a grandi encore par ce puissant toucher
Et appris sa signification céleste,
Et cependant, rien n'est perdu du délice de l'amour mortel.
Le toucher du ciel comble mais n'annule point notre terre :
Nos corps ont besoin l'un de l'autre tout comme avant ;
Toujours dans nos poitrines se répète le rythme secret des cieux
Dans nos battements de cœur humains passionnément proches.

Je suis toujours celle qui vint à toi parmi le murmure
Des feuilles baignées de soleil à l'orée de cette forêt ;
Je suis la princesse de Madra, je suis Savitri.
Tout ce que j'étais avant, je le suis encore pour toi ;
Une proche camarade de tes pensées et tes espoirs et tes labeurs,
Je réunirais pour toi tous les heureux contraires.
Toutes les douces relations se marient en notre vie ;
Je suis ton royaume comme tu es le mien,
La souveraine et l'esclave de ton désir,
Te possédant, prosternée à tes pieds, sœur de ton âme
Et mère de tes désirs; Tu es mon monde,
La terre dont j'ai besoin, le ciel que mes pensées désirent,
Le monde que j'habite et le dieu que j'adore.
Ton corps est le pendant de mon corps
Et chaque membre en lui, le même membre en moi désire,
Son cœur est la clé de tous les battements de mon cœur, – cela
Je le suis, et toi pour moi, Ô Satyavane.
Notre marche mariée à travers la vie commence à nouveau,
Rien n'est perdu du bonheur, aucune profondeur de joie mortelle.
Allons par ce nouveau monde qui est le même,
Car il nous est redonné, mais en pleine connaissance,
Un terrain de jeux et demeure de Dieu
Qui se dissimule à lui-même dans l'oiseau et la bête et l'homme
Pour la douceur de se retrouver par l'amour,
Par l'unité de tout ce qui est. Sa présence conduit les rythmes de la vie
Qui recherchent la joie mutuelle en dépit de la douleur.
Nous nous sommes trouvés l'un l'autre, Ô Satyavane,
Dans la grande lumière de l'âme découverte.
Rentrions maintenant, car le soir est dans les cieux.
La peine est morte à présent et seule demeure la sereine félicité
Le cœur de tous nos jours à venir et pour toujours.
Lo, tous ces êtres dans ce monde merveilleux !
Apportons la joie à tous, car la joie est nôtre.
Car ce n'est point pour nous seuls que sont venus nos esprits
Par delà le voile du Non-manifeste,
Hors de la profonde immensité de l'Inconnaissable
Sur le sein ignorant de la terre dubitative,
Par les chemins des hommes peinant et cherchant,
Deux feux qui brûlent vers ce Soleil, leur parent,
Deux rayons qui voyagent vers la Lumière originelle.
Nous sommes nés pour conduire l'âme de l'homme vers la vérité et Dieu,
Hisser les hauts et les bas du processus de la vie mortelle
En quelque semblance du plan de l'Immortel,

Lui donner une forme plus proche d'une image de Dieu,
Un peu plus près de l'Idée divine.”
Elle a refermé ses bras sur sa poitrine et sa tête
Comme pour le garder porté en son sein
Pour toujours à travers le voyage des années.
Ainsi ils sont restés un instant enlacés, leur baiser
Et la transe passionnée de leur étreinte un point de rencontre
De leurs esprits mêlés l'un à l'autre et à jamais un,
Deux âmes en une, deux corps en un pour les joies du Temps.
Alors, main dans la main, ils ont quitté la solennité de cet endroit
À présent plein de souvenirs muets et inaccoutumés,
S'en retournant lentement à travers le cœur de la forêt
Vers la distante verdure de leur demeure sylvestre.
Autour d'eux l'après-midi a fait place au soir ;
La lumière s'est glissée jusqu'au bord de sommeil glorieux,
Et les oiseaux ont rejoint à tire d'aile leurs nids,
Et le jour et la nuit se sont penchés dans les bras l'un de l'autre.
À présent, les arbres dans l'ombre du crépuscule les entouraient, proches,
Tels des esprits rêveurs et, retardant la nuit,
Le soir pensif aux yeux gris a entendu leur pas,
Et de tous côtés sont arrivés les cris et les mouvements
Des rôdeurs à quatre pattes de la nuit
Qui s'approchaient. Alors une rumeur humaine s'est élevée
Depuis longtemps étrangère à leurs jours solitaires,
Envahissant l'étendue sauvage et enchantée des feuillages
Autrefois consacrée à la solitude recluse
Et brisant avec violence la virginité de son sommeil.
À travers le voile du crépuscule elle a enflé encore et alors se sont approchés,
Flottant dans l'air, de nombreuses voix et le bruit
De nombreux pas, jusqu'à ce qu'apparaissent enfin à leur vue
Telle une onde colorée à la surface des yeux
Les jours glorieux et chargés de labeur de l'homme.
Couronnée de la lumière d'une multitude de flammes,
Une grande et resplendissante compagnie est arrivée.
La vie dans son tumulte ordonné a surgi, hésitante,
Apportant avec elle son flot de visages inconnus, grouillant
De coiffes aux franges d'or et de robes brodées d'or,
Le scintillement des ornements, le papillonnement des ourlets,
Des mains par centaines ont écarté la forêt de rameaux,
Des centaines d'yeux ont scruté l'enchevêtrement des sous-bois.
De calmes prêtres vêtus de blanc ont apporté leur douceur aux yeux graves,
De robustes guerriers brillaient de mille feux dans leur glorieuse armure,
Les coursiers ont débouché du bois foulant le sol de leurs fiers sabots.

Au-devant, marchait le Roi Dyumatsena, non plus
 Aveugle et aux membres chancelants, mais qui, de ses yeux au regard lointain
 Ayant recouvert toute leur confiance en la lumière
 Capturait dans l'étendue de sa vision les images de ce monde extérieur ;
 Il avançait en martelant le sol d'un solide pas de monarque.
 À ses côtés, le visage autrefois anxieux d'une reine et mère
 Est arrivé changé du fardeau habituel dans son regard
 Qui dans sa force diminuée par le dur labeur
 Avait porté en lui la vie déchue de ceux qu'elle aimait.
 La patiente pâleur de son visage arborait un éclat pensif
 Comme, dans le regard adouci du soir, la lumière massée
 Qui, s'en allant, anticipe la venue de son enfant, le lever du soleil.
 Sombrant dans les tranquilles splendeurs de son ciel,
 Elle subsiste un instant encore pour méditer sur cet espoir,
 Et l'éclat de son opulente lueur se retirant
 Est comme une pensive prophétie du lyrisme de l'aube.
 Les yeux de la reine les premiers ont perçu la silhouette de son enfant.
 Mais à la vue du splendide couple,
 L'air s'est éveillé troublé par le crescendo des cris,
 Et les parents s'élançant d'un pas vif à la rencontre de leur enfant, –
 Désormais cause de leur vie à eux qui lui avaient donné vie,–
 L'ont possédé de leurs bras. Alors, tendrement,
 Dyutatsena s'est écrié, grondant Satyavane :
 “Les dieux fortunés ont posé leur regard sur moi en ce jour,
 Un royaume est venu à ma recherche et les rayons du ciel.
 Mais où donc étais-tu ? Tu as tourmenté les jours heureux
 De l'ombre terne de la peur, Ô mon enfant, ma vie.
 Quel danger t'a retenu dans les bois s'assombrissant ?
 Ou comment le plaisir pouvait-il, dans ses façons à elle, oublier
 Que mes yeux, sans toi, sont des globes inutiles
 Et que pour toi seulement ils se réjouissent de la lumière ?
 Cela ne te ressemble guère d'agir ainsi, Savitri,
 De ne point reconduire ton époux dans nos bras,
 Sachant que seul lui à mes côtés donne du goût
 À la nourriture et que pour son contact le soir et le matin
 Je vis heureux des jours qui me restent.”
 Mais Satyavane répondit dans un sourire,
 “Que tout repose sur elle ; elle est la cause de tout.
 Elle a tissé autour de moi ses enchantements.
 Voyez, quittant à la midi cette demeure d'argile
 J'ai erré dans de lointaines éternités,
 Et cependant, toujours captif de ses mains d'or,
 J'ai foulé le sol de votre petite colline du nom de terre verdoyante

Et dans les moments de votre éphémère soleil
Je vis heureux parmi les jours affairés des hommes.”
Alors tous les yeux se sont tournés en un regard interrogateur vers l’endroit
Où se tenait, l’or de ses joues s’empourprant plus encore,
Les paupières baissées, l’adorable et noble enfant,
Et chaque poitrine a vibré d’un même assentiment.
“Quelle brillante merveille de la terre ou des cieux
Se tient silencieusement auprès de l’humain Satyavane
Pour marquer de son éclat la nuit qui tombe ?
Si elle est celle dont le monde a entendu parler,
Qu’aucun heureux changement ne nous étonne plus.
Chaque aisé miracle de félicité
Est l’alchimie de son cœur transmuant tout.”
Puis, quelqu’un a parlé qui semblait être un prêtre et un sage :
“Ô âme d’une femme, quelle lumière, quel pouvoir révélé,
Œuvrant par les rapides merveilles de ce jour,
Inaugure pour nous, et par toi, un âge plus heureux ? ”
Ses yeux dans un battement de cils se sont levés, recueillis
En une vision qui avait sondé les choses immortelles,
Se réjouissant du délice de ces formes humaines.
Ils ont réclamé pour leur profonde innocence maternelle
La vie de toutes ces âmes comme étant la sienne,
Puis ses paupières sont retombées, voilant la lumière.
D’une voix basse elle a répondu,
“Éveillée au sens profond de mon cœur
Que vivre c’est ressentir l’amour et l’unité avec tout ce qui est
Et qu’en cela réside la magie d’or de notre changement,
Voilà toute la vérité que je possède ou recherche, Ô sage.”
S’émerveillant d’elle et de ses paroles par trop lumineuses
Ils ont dirigé leurs pas vers l’Ouest dans la nuit qui tombait rapidement.
Ils ont débouché hors du labyrinthe de lisières
Dans l’obscurité de la terre endormie
Et voyagé par ses vagues plaines au sommeil paisible.
Le murmure, le mouvement et le piétinement des hommes
Ont brisé la solitude de la nuit ; le hennissement des coursiers
S’est élevé de cette multitude de voix indistinctes
De la vie et tout au long de sa marche
S’est amplifiée la cadence des sabots, voix du retour triomphal du char.
Emportés par de blanches crinières sur un véhicule au toit haut,
Dans la lueur vacillante des torches s’en sont allés,
Leurs mains liées, Satyavane et Savitri,
Entendant une marche de mariage, un hymne nuptial,
Là où les attendaient les mille voix du monde humain.

Innombrables, les étoiles voguaient dans leur étendue d'ombre
Décrivant dans l'obscurité les courbes de la lumière.
Puis, alors qu'elles se dérobaient encore aux confins du sud,
Perdue dans le halo de son front méditatif
La nuit, splendide de la lune qui rêvait dans le ciel
Dans une paix argentée, a pris possession de son lumineux règne.
Elle contemplait en son silence immobile une pensée
Gardée au plus profond des méandres mystiques de sa lumière,
Et nourrissait en son sein une aurore plus grande.

FIN